



## DE L'APOTHECAIRERIE D'ANTAN AU MUSÉE D'AUJOURD'HUI : histoire et panorama des collections troyennes

JULIETTE FAIVRE-PREDA

« La science et le médicament évoluent avec les années, mais l'odeur des apothécaireries semble aussi éternelle que la matière. »  
Annae Teichman, *L'apothécaire* (1886)

Les pharmacies font partie intégrante de notre univers quotidien, mais exceptionnelles sont celles qui gardent la magie des apothécaireries anciennes. Les officines de ville ont souvent disparu ou se sont transformées pour s'adapter au commerce moderne. Restée

presque inchangée depuis le <sup>xviii</sup> siècle, l'apothécairie de l'Hôtel-Dieu-le-Comte de Troyes demeure aujourd'hui l'un des rares témoignages de cet art d'antan. À travers sa présentation renouvelée, elle redonne vie à l'histoire des apothécaires et explique leur rôle dans la ville et son hôpital au siècle de Moïse. Restée

Fig. 1 Grande salle de l'apothécairie de Troyes

7

### La naissance de l'apothécairie de l'Hôtel-Dieu-le-Comte

Anciennement nommé hôtel-Dieu-Saint-Étienne, l'Hôtel-Dieu-le-Comte de Troyes est fondé au milieu du <sup>xv</sup> siècle par le neuvième comte de Champagne, Henri I<sup>er</sup>, dit le Libéral. Cet hôpital médiéval est alors administré par des communautés de seigneurs et de frères de l'ordre de Saint-Augustin. Sa gestion se fait progressivement dès le <sup>xv</sup> siècle. Les barbiers-chirurgiens puis les médecins succèdent alors aux infirmiers religieux. La première mention d'un apothécaire apparaît dans les archives en 1538, celle d'un médecin en 1569. Par la suite, l'Hôtel-Dieu compte deux pharmaciens. Cet établissement reçoit une population variée, qui augmente au fil du temps. Dès le <sup>xv</sup> siècle, il accueille les malades, les femmes prêtes à accoucher et sert d'auberge pour les pauvres. Au <sup>xvii</sup> s'y ajoutent les enfants trouvés et les incurables puis, au <sup>xviii</sup> siècle, les soldats malades ou blessés, les prisonniers de guerre et les nouveaux nés abandonnés qui peuvent y être déposés de façon anonyme à l'aide d'une trappe. On aperçoit aujourd'hui encore, rue de la Cité, la pierre gravée du mot « ENFANT ».

En 1697, le bâtiment en bois étant devenu trop étroit et vétuste, la direction des hôpitaux troyens décide, sous l'impulsion de l'ancien évêque François Bouthillier de Chavigny, de reconstruire entièrement

l'hôpital sous la forme de factuel édifice en pierre. Les travaux commencent, en 1732, par le pavillon qui accueillera l'apothécairie. Du fait de grandes difficultés financières, celui-ci n'est achevé qu'en 1725.

En 1728, la grille détermine le nouveau bâtiment et les constructions anciennes, contraignant la commission à revoir son projet. Les plans de l'ingénieur Philippe Delafosse sont alors retenus pour la nouvelle construction<sup>1</sup>. Les travaux se poursuivent par la suite sous la direction de l'ingénieur Jean-Gabriel Legendre. De 1759 à 1762 sont élevées les nouvelles chapelles consacrées à sainte Marguerite et à saint Barthélémy. En 1760, le serrurier parisien Pierre Delphin réalise la grille monumentale en fer forgé. La construction de l'édifice s'échelonne jusqu'en 1764. Grâce à son architecture en U, celui-ci répond aux nouvelles règles de salubrité, avec de larges fenêtres et des pièces de grands volumes. Bien que considéré en 1781 comme « l'un des plus beaux que l'on puisse voir en France si l'on n'a égard qu'à l'architecture et à la décoration », cet hôpital ne fait toutefois pas l'unanimité du fait du coût très élevé des travaux<sup>2</sup>, et ce, pour un bâtiment qui se révèle déjà de taille insuffisante.

Les différents espaces de l'apothécairie L'apothécairie du nouveau bâtiment est aménagée vers 1728. Elle se compose de factuel grande salle de stockage ainsi que d'une officine. Bien que la disposition des objets ait forcément été modifiée au cours des siècles, la grande salle offre un



Fig. 2 Vue d'ensemble du laboratoire de l'apothécairie

9

bel exemple d'apothécairie du <sup>xviii</sup> siècle. Les seigneurs et les apothécaires y entraient pour prendre les ingrédients nécessaires à la fabrication des remèdes qu'ils préparaient dans le laboratoire contigu pour les malades de l'hôpital.

Les quatre murs de cette grande salle sont recouverts d'étagères de bois de style Louis XIV, à la fois fonctionnelles et décoratives, qui traitaient et mettent en valeur l'espace. Ce compartiment permet de classer les récipients en fonction de leur

usage et leur forme. Ces rayonnages sont remplis de 399 boîtes en bois polychromes et d'environ 250 céramiques, datant du <sup>xv</sup> au <sup>xviii</sup> siècle. Les boîtes inférieures forment le droguier, composé de placards servant à stocker des produits volumineux et d'usage fréquent. Une échelle roulante, montée sur gâtes de cuivre, permet d'atteindre les étages supérieurs.

Aujourd'hui disparue<sup>3</sup>, une petite pièce en hauteur, dans laquelle il était possible de se tenir debout, se trouvait cachée derrière l'une des portes hautes des boiseries d'angle de la grande salle, accessible par l'imposante échelle de bois. L'utilisation de cet espace atypique reste incertaine. Nous pouvons imaginer qu'il servait pour faire sécher les plantes, conserver discrètement des poisons ou les dentiers les plus précieuses, voire de chambre pour l'apothécaire.

L'officine de la pharmacie (fig. 2), actuellement voûtée, était à l'origine occupée par un grand escalier. Le plafond était sculpté aux armes de la famille de donateurs, les De Vièvre. Celui-ci menait à la salle dite « des 14 lits », ensuite remplacée par la maternité, au premier étage. Seule la grande cheminée demeure de la disposition antérieure. Le sol en mosaïque date, quant à lui, de 1888 (fig. 3).

Deux gravures du <sup>xviii</sup> siècle, réalisées par Emile Viaulé pour *l'Annuaire administratif et statistique du département de l'Aube* (1807) et Charles Fichet pour *La Statistique monumentale de l'Aube* (1884-1900)<sup>4</sup>, nous permettent d'imaginer l'agencement de



le laboratoire avec étagères, fourneaux et multiples ustensiles (fig. 4).

Un traité entre les administrateurs des hôpitaux et les apothécaires Gentil père et fils, recensé avec précision le mobilier conservé dans l'apothécairie, le laboratoire et les différentes pièces attenantes, en 1732<sup>5</sup>. Ce document est particulièrement intéressant pour donner vie aux différents espaces, mais également pour apporter de nombreuses précisions sur les collections. Ainsi, dans le laboratoire se trouvent alors : « Deux chenevis [...] deux pelles une paire de pincettes, un fourneau portatif, le tout de fer, un autre fourneau de fer gami de cuivre, un tourne broche de bois, une broche, une lèche-frite et un gril de fer, une grande table de bois de chêne [...], un petit alambic et son chapeau, un réchaud, une paire de balances [...] un mortier de potin

Fig. 3 Inscription mosaïque, salle du laboratoire de l'apothécairie de Troyes

10



Fig. 4 *Émile Viaulé*, Officine de la Pharmacie de l'Hôtel-Dieu, à Troyes, Bibliothèque de l'Annuaire administratif et statistique du département de l'Aube [...], publié sous le patronage et la direction de la Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département. 1807

Charles Fichet, *Statistique monumentale de l'Aube*, volume 5, Troyes, 1905, p. 210

11

avec son pilon, de même deux autres mortiers de fortes avec leurs pilons, un mortier de marbre blanc [...], cinq seringues d'étain, quatre petites écuelles à goulot [...].

Un plan datant du milieu du <sup>xviii</sup> siècle<sup>6</sup> illustre également l'évolution de ces espaces : un petit laboratoire, une chambre pour le seigneur, une cour, des caves et une serre complètent ainsi les deux salles actuelles. Au <sup>xviii</sup> siècle sont également ajoutées une salle de distribution des médicaments et un cabinet des médecins.

### L'art de la confection : de l'ingrédient au remède

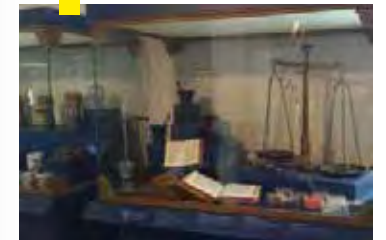
**Matière première :** Matière première du remède, les ingrédients sont de nature et de provenances diverses. Un inventaire de la matière médicale nous renseigne avec précision sur les produits conservés à l'apothécairie de 1841 à 1843<sup>7</sup>. On y retrouve des listes d'acides, métaux, pierres, sels, racines, plantes, poudres, extraits, teintures, vins, gommes et résines, huiles, emplacements, onguents, pommades et sirops.

À l'apothécairie de l'Hôtel-Dieu-le-Comte, comme dans les autres officines, les produits utilisés proviennent de trois régions ou origines. Le **régime végétal** fournit les plantes médicinales ou « simples » comme l'angélique, l'ailanthus, l'opium ou encore la rose de Provins. Du **régime animal** proviennent le chachalot, la corne de cerf, la

cire d'abeille, l'urine de chameau ou même la poudre de crâne humain. Enfin, venant du **régime minéral**, on utilise l'or ou les pierres précieuses. Aux « drogues » connues depuis l'Antiquité s'ajoutent celles découvertes au cours des siècles dans le Nouveau Monde, comme le quinquina ou l'ipécaacanha. Les ingrédients réduits en poudre sont ensuite mélangés avec de l'eau, du vin ou du miel pour devenir des potions, des baumes ou des onguents. De nombreuses recettes « miraculeuses » existent alors, mêlant des ingrédients des trois règnes. On parle de remèdes composés.

**Le matériel de l'apothécairie** Soucieux de se distinguer du charlatan ou de l'épicier, les apothécaires, dont ceux de l'Hôtel-Dieu, possèdent et usent d'un matériel qui leur est propre.

Un traité établi en 1732 entre administrateurs de l'Hôtel-Dieu et des apothécaires nous apprend que l'apothécairie de l'hôpital disposait alors de « trois volumes de Lemery servant à la pharmacie, un volume de Matthioli, un autre de Framboisier, un dictionnaire pharmacologique, un volume de la Pharmacopée de Charas, une *Petite Chimie* de Lemery<sup>8</sup> ». Il s'agit là d'ouvrages de référence que l'on retrouvait de manière classique dans les apothécaireries du royaume de France. Ils décrivaient les usages des produits et les recettes permettant de confectionner les remèdes. Certains d'entre eux connaissent une très large diffusion. Le *Cours de chimie* de Lemery est ainsi édité dix-sept fois de 1675 à 1757 et traduit



en allemand, anglais, espagnol, italien et latin.

Véritable emblème de la profession, le mortier est employé par les apothécaires depuis le <sup>xv</sup> siècle. De tailles et matériaux très divers, il sert à réduire en poudre les substances végétales, animales et minérales, des plus tendres aux plus dures comme les pierres précieuses. Lorsque la poudre formée est volatile, le manipulateur se protège en recouvrant le mortier d'un morceau de cuir percé d'un trou pour le pilon. Pour Jean de Renou, « entre tant de sortes d'instruments qui sont nécessaires au pharmacien, il n'y en a point

selon mon jugement, qui soit plus usité que le mortier, quoiqu'il est difficile, voire impossible, de se passer pour la préparation de la plus grande partie des drogues dont il se sert<sup>9</sup> ».

L'Hôtel-Dieu conserve plusieurs mortiers de tailles diverses, dont deux grands en bronze, de 30 et 35 cm de haut, posés sur des billets de bois (fig. 6). L'un, orné de fleurs de lys et dont les anses sont en têtes de lion, est daté de 1654 sur le bord supérieur. L'autre, aux anses en forme de mortier, porte la marque et le nom du fondeur « Claude Bernard M. Fondeur ». Il est décoré de trois croissants.

Fig. 6 Mortier « Préparation des remèdes »

13

8